

## Débat aux États-Unis sur le Front populaire et l'Histoire.

Chronique

CLT, numéro 27, septembre 1986

Il n'y a pas eu aux États-Unis de « *Front populaire* » à proprement parler. Pourtant, si l'on n'imagine pas Franklin D. Roosevelt à la même tribune que Norman Thomas et Earl R. Browder comme Daladier avec Blum et Thorez, c'est seulement à cause du rapport de forces entre partis politiques : socialistes et communistes des États-Unis ne constituent que des « *groupuscules* » à l'échelle politique des États-Unis. Mais cela n'empêche pas qu'il ait bel et bien eu, aux États-Unis, une période où l'on a pu voir triompher une politique de type Front populaire. Car la politique « *réformiste* » de Roosevelt à l'intérieur, ce « *New Deal* » qui prévoit l'intervention de l'État pour mieux répartir les conséquences de la crise, alléger le fardeau des classes les plus pauvres, cette politique extérieure qui s'avance avec prudence mais conséquence vers le conflit final avec l'Allemagne nazie, étaient la politique d'une fraction finalement majoritaire — après quelque hésitation — de la classe dirigeante nord-américaine. Elle a obtenu le soutien du parti communiste qui s'en est fait, d'une certaine manière, le meilleur champion, entraînant finalement le parti socialiste, un instant égaré, comme en Europe, sur les sentiers de la guerre de classes et s'en arrachant pour échapper à l'étreinte des « *trotskyistes* » et aux malheurs de la « *guerre civile* ». N'est-ce pas un symbole de cette réalité du Front populaire des États-Unis que la construction de la nouvelle centrale syndicale, ce C.I.O., sous l'égide du vieux bureaucrate conscient John L. Lewis, et l'embauche par lui, sous son contrôle exclusif, des « *progressistes* », militants communistes ou pro-communistes, socialistes ou socialisants qui vont dans la fin des années trente fournir des milliers d'« *organizers* » du C.I.O. avant d'en devenir les cadres solidement enkystés dans un appareil très vite cristallisé ?

Bien qu'il ait réalisé deux ouvrages solides, Théodore Draper n'a pas réussi finalement à mener à bien son grand projet d'écrire une histoire du parti communiste américain<sup>1</sup>. C'est à partir des travaux préparatoires effectués et des documents réunis par lui que Harvey Klehr a poussé le travail de son grand précurseur jusqu'à ce qu'il appelle « *la décennie de la Grande Dépression* », entre 1929 et 1939. C'est ainsi qu'il a consacré son volume intitulé *The Heyday of American Communism*<sup>2</sup> à deux de ces périodes qu'on distingue traditionnellement dans l'histoire de l'internationale communiste et de ses partis, la « *troisième période* » de 1929 à 1933 et la période du Front populaire de 1934 à 1939. Un choix qui était certes dicté par l'état des travaux. Le contraste n'en est pas moins saisissant entre le parti communiste des États-Unis à l'époque d'un isolement qu'on peut tenir pour absolu au sein d'une société capitaliste en train de s'écrouler et l'organisme portant le même nom qui cherche et trouve, à partir de 1935, l'honorabilité et la respectabilité auprès de ceux que Trotsky appelait sans bienveillance « *les vieilles dames démocrates des deux sexes* ». L'unité de l'ouvrage de Harvey Klehr ne pouvait pas ne pas en souffrir quelque peu.

A la différence de bien d'autres, le parti américain n'avait jamais été près de devenir un mouvement de masses ni même d'espérer en animer un comme les communistes britanniques avaient dirigé, dans les Trades-Unions, le Mouvement national minoritaire (N.M.M.). A l'époque où les partis allemand et

---

<sup>1</sup> Rappelons que Théodore Draper, journaliste et écrivain communiste, désillusionné par ses expériences du stalinisme, a écrit deux ouvrages qui sont aujourd'hui les ouvrages de base sur les premières années du P.C. des États-Unis, *The Roots of American Communism*, Viking Press, 1957 : et *American Communism and Soviet Russia*, Viking Press, 1960. Le préfacier du premier annonçait que Draper pousserait l'histoire du P.C. américain jusqu'en 1945. En fait le second volume s'arrête à la fin des années vingt.

<sup>2</sup> Harvey Klehr, *The Heyday of American Communism. The Depression Decade*, Basic Books, 1984.

français, forts de leur conquête de la gauche des partis socialistes U.S.P.D. et S.F.I.O., pouvaient prétendre devenir eux-mêmes « *parti de masses* », le parti communiste des Etats-Unis — depuis sa naissance — une fausse couche selon Cannon, une césarienne selon Draper — dans le même état groupusculaire de secte à peine américanisée, malgré des efforts répétés, l'entreprise étant vouée à l'échec par toute pratique d'appareil. Rien de plus désolant sans doute à la fin des années 1920 que la destinée d'un William Z. Foster, ancien syndicaliste partisan de la conquête de l'A.F.L. de l'intérieur (« *boring from within* »), organisateur des travailleurs des abattoirs de Chicago, animateur de l'amalgamation des syndicats de l'acier et de la gigantesque grève-guerre civile de la sidérurgie en 1920, devenu l'otage du « *dual unionism* » et des étiquettes « *syndicats rouges* » par discipline à l'égard du parti qu'il avait tardivement rejoint. A cette époque, le tournant des années trente, la *Trades-Union Educational League*, dont il avait rêvé de faire l'instrument de la conquête de la majorité syndicale — et bien des éléments donnaient crédit à un tel projet nullement voué à la déconfiture qu'il connut — se trouvait réduite au ridicule squelette de la *Trades Union Unity League*, avec ses syndicats saisonniers se développant pour vivre et mourir l'espace d'une grève désespérée.

Le phénomène de son développement numérique est d'autant plus frappant à partir du moment où le C.P.U.S. sort de son isolement. Il décuple en moins de dix ans, passant de 7 000 membres en 1930 à 24 000 en 1934, dépassant en 1938 les 75 000.

Cette dernière année, il est capable de remplir à New York une enceinte aussi vaste que celle du Madison Square Garden — un exploit qui n'est pas à la portée de tout parti. Surtout, il a mis ses cadres ouvriers, trempés à la rude école du syndicalisme sectaire des « *syndicats rouges* », au service de la puissante bureaucratie syndicale des John L. Lewis, Sydney Hillman et Philip Murray du C.I.O. en train d'occuper le devant de la scène des luttes ouvrières. Les noms de Len DeCaux et de Lee Pressman dans l'appareil central, de Harry Bridges, Joe Curran, Michael Quinn, dans les régions ou les branches industrielles, sont là pour rappeler qu'il réussit dans cette aventure commune à contrôler une fraction importante de l'appareil syndical proprement dit, suffisamment en tout cas pour s'y livrer au premier de ses devoirs, la chasse aux trotskystes, et remettre en question pratiquement d'emblée les traditions naissantes de démocratie syndicale dans ces organisations nées dans l'action et dictées à leurs fondateurs par la toute-puissance du mouvement de masses. Harvey Klehr étudie également avec beaucoup de pénétration l'extension de l'influence du parti communiste dans les organisations progressistes comme le *Farmer-Labor Party* du Minnesota de Floyd Olson et Elmer Benson ou la *Washington Commonwealth Federation* de Howard Costigan. Il montre avec une grande précision le travail des militants communistes dans la jeunesse, notamment dans l'*American Student Union* dont le dirigeant principal, Joseph P. Lash, « *démocrate* » socialisant et chômeur, devint le porte-parole de sa politique avant de le rejoindre bruyamment en 1937, sans avoir cessé de proclamer son attachement à l'idéal « *réformiste* » et « *libéral* » : ce sont des hommes comme lui qui ont permis au parti communiste américain de détourner pour l'utiliser à son profit des forces en principe purement nationales, aussi « *américaines* » que religieuses initialement, que l'*American Youth Congress*, qui lui apporta tant de recrues et de cerveaux de valeur.

Harvey Klehr montre également fort bien que l'époque du Front populaire est aussi celle pendant laquelle l'influence du parti communiste s'étend parmi les Noirs, dont une autre étude fait apparaître l'importance considérable à travers l'exemple de Harlem<sup>3</sup>. Cette époque est aussi celle du recrutement en compagnons de route de toutes sortes parmi les intellectuels, écrivains, artistes, universitaires<sup>4</sup>. Dans

---

<sup>3</sup> Mark Naison, *Communists in Harlem during the Dépression*, Un. Illinois, 1983. Ce livre est tout à fait remarquable par l'information et l'analyse de ce qui est le cœur de son sujet. Les conclusions qu'il en tire de façon tout à fait arbitraire à notre avis le rangent du côté des « *nouveaux historiens* ».

<sup>4</sup> On connaît en France le livre de David Caute sur Les Compagnons de route. Le meilleur travail est le livre de James Burkhart Gilbert, *IVn'ters and Partùans . ' A Hirtory of Literwy Radi-calism in A merica*, Willey, 1968.

son compte rendu du livre de Klehr, placé en quelque sorte sous son autorité scientifique, Hal Draper avait invité les lecteurs à nuancer quelque peu le tableau<sup>5</sup>. Ces progrès demeuraient fragiles, faute d'un socle suffisant. Le parti communiste des Etats-Unis ne dominait aucun grand syndicat et, malgré l'ampleur et la profondeur de son influence dans l'appareil du C.I.O., ne disposait d'une hégémonie incontestable dans aucun secteur du monde ouvrier. Sa nouvelle politique de défense de la « *démocratie* » américaine lui valait bien des difficultés dans les ghettos noirs où l'on n'en avait pas la même appréciation. Enfin, à partir de 1936, c'est peut-être aux Etats-Unis que les procès de Moscou secouent le plus profondément et semble-t-il, définitivement, le milieu des intellectuels. Dans le même article d'ailleurs, Draper insistait aussi sur le caractère très particulier des « *compagnons de route* » gagnés en cette période dans le milieu politique et dont la plupart pouvaient sans doute reprendre à leur compte l'expression employée par l'un d'eux devant une commission du Congrès : « *Je ne suis pas allé au parti communiste ! C'est lui qui est venu à moi* ». Le parti communiste de l'époque du Front populaire dans le monde — de la deuxième époque Roosevelt aux Etats-Unis — n'avait plus le langage ni a fortiori la pratique d'un parti révolutionnaire, voire d'un parti de classe. Il avait faite sienne la vieille rhétorique libérale et démocratique qu'il mâtinait d' « *antifascisme* » à la sauce espagnole — la lutte contre l' « *envahisseur* » fasciste — et c'est sans doute ce qui explique le caractère éphémère de sa conquête de « *compagnons de route* » qui, au fond, ne cessèrent jamais sans doute d'être des anticommunistes.

C'était véritablement l'âge d'or du stalinisme aux Etats-Unis — bien au-delà sans doute de ce que ce fut à l'époque de l'alliance avec « *Uncle Joe* » dans la seconde guerre mondiale. Il se termine de façon réellement catastrophique avec le pacte germano-soviétique qui contredit l'aspect le plus connu et finalement le plus décisif du nouveau visage que s'étaient donné les communistes : l'hostilité au « *fascisme* ». Le parti tourne aussitôt conformément aux ordres et le mythe de son « *antifascisme* » et de son attachement à la « *démocratie* » s'effondre brutalement. L'appareil, certes, tient bon, mais il y a du dégât sur les marges et le parti retombe dans son ancien isolement. Est-ce là un reflet de l'empirisme qui inspire la démarche de la majorité des historiens américains ? Harvey Klehr, qui partage l'opinion de Théodore Draper sur le caractère congénital du lien entre le P.C. des EU et le régime soviétique — Moscou, pour parler algébriquement —, semble le tenir tacitement pour acquis et ne prend nullement la peine de chercher à le démontrer dans la période du Front populaire où la politique soviétique apparaît bien pourtant comme le facteur décisif des tournants. Sa démonstration s'en trouve grandement affaiblie. En outre, cette lacune ouvre une brèche que certains n'ont manqué d'exploiter.

C'est à la levée de boucliers contre Klehr et, à travers Klehr, contre lui-même que Théodore Draper a consacré une série d'articles dans la *Neu' York Reuieu' ofBooks* dans la plus pure tradition du grand débat puisque tous les auteurs critiques et critiqués ont été amenés à s'exprimer avant la conclusion de l'auteur<sup>6</sup>. Théodore Draper y relève, non sans humour, que la négligence ou la concession de Klehr ne lui ont pas valu l'indulgence de ceux qui s'intitulent aux Etats-Unis « *nouveaux historiens* » ou partisans de la « *nouvelle histoire* », qui se sont immédiatement attaqués, à travers lui, aux historiens qui ont « *pour la poigne du Comintern un intérêt presque obsessionnel* » et aux « *préjugés démodés* » — entendons « *antistaliniens* »<sup>7</sup> de Draper lui-même. Et ce dernier de chercher dans les articles qui ont si vivement critiqué le travail de Klehr les raisons profondes du procès qui leur est fait à tous les deux.

Theodoy Draper analyse donc avec beaucoup d'attention et de soin travaux et affirmations des « *nouveaux historiens* » et s'efforce d'abord de dire qui ils sont. Or presque tous sont d'anciens militants

---

<sup>5</sup> *American Communism Revisited*, Neu' York Rei'ieu' ofBooks, 9 mai 1985.

<sup>6</sup> « *Thé Popular Front Revisited* », Neu' York Reuieu' ofBooks, 30 mai 1985, fait suite à l'article mentionné à la note 5. Il est lui-même suivi de « *Revisiting American Communism : An Exchange* », avec des réponses de neuf des auteurs critiqués par Draper et la réponse de Draper lui-même à leurs réponses.

<sup>7</sup> Roy Rosenzweig, *Political Science Quaterly* (Winter 84-85), pp. 7 58-7 59. Nous renvoyons ici non aux travaux eux-mêmes, mais aux références dans la *Neu' York Reuieu'*

des mouvements étudiants sur les campus américains au cours des années soixante ayant incarné ce qu'on appelait alors « *la nouvelle gauche* ». Lancés dans leur adolescence au cœur de la vague radicale, déçus par le reflux et la « *récupération* », ces ex-jeunes gens ont entendu la voix de ceux qui écrivaient pour eux, les vieux staliniens à la recherche d'un public et d'une justification cherchant dans leur passé quelques attestations d'honorabilité et de bonnes intentions. Convaincus que l'« *âge d'or* » n'était plus à portée de leurs mains dans un avenir proche, ils l'ont cherché derrière eux en se retournant. Cet âge d'or, à leurs yeux, c'est l'époque du Front populaire où le parti communiste non seulement n'apparaissait pas systématiquement comme non-américain mais pouvait au contraire se targuer d'exprimer les aspirations profondes du « *peuple* » américain, traditionnellement attaché à la démocratie. L'âge d'or est pour eux l'époque où la politique du parti communiste — cette force « *radicale* » analogue à celle qu'ils n'ont pas pu créer — répondait aux aspirations largement répandues dans le peuple à partir de ce qu'ils appellent les « *réalités américaines* ». Le professeur Rosenzweig résume sur ce point leur objectif. Pour lui, il faut démontrer d'abord le caractère nettement « *américain* » du P.C. de ces années, ce qui implique une lutte sans concession contre Draper et autres pour qui « *les membres du parti américain n'étaient que des fantoches de l'Union soviétique, sans idées indépendantes ni actions propres, et qu'ils mettaient toujours les besoins de l'Union soviétique au-dessus de ceux des ouvriers américains* »<sup>8</sup>. En d'autres termes, et sans distinguer entre la politique de l'appareil et la compréhension qu'en ont les militants de base, il s'agit pour les « *nouveaux historiens* » de détruire l'idée que les partis communistes ne seraient que de simples prolongements de l'appareil de Moscou. Il faut démontrer au contraire que « *tout communisme national était un mélange du communisme international et de l'expérience nationale* »<sup>9</sup>.

Nous voici lancés dans les structures. Gary Gerstle propose de faire confiance à la « *perception d'eux-mêmes* » qu'avaient les communistes américains de ces années trente, « *perception non seulement de membres fidèles d'un mouvement communiste international mais aussi d'avocats d'un authentique radicalisme américain* » (12), Maurice Isserman assure de son côté que les communistes de cette époque apportaient avec eux « *un style et un type de soucis qui les distinguaient vigoureusement des vieux communistes* »<sup>10</sup>. Et les « *nouveaux historiens* » le disent très franchement : ce qu'ils reprochent à Draper et à Klehr, c'est évidemment de n'avoir pas vu l'essentiel, du fait de leur myopie et de leurs préjugés (anticommunistes), mais les véritables raisons s'en trouvent, selon eux, dans l'emploi de « *méthodes traditionnelles d'enquête* » et le mépris des acquis des « *travaux récents d'histoire orale et d'autobiographie* »<sup>11</sup>.

L'argument est intéressant par rapport aux discussions bien connues sur ce qu'est devenue en France « *la nouvelle histoire* » et ses exigences, hérissées de tous leurs piquants contre les grèves, les manifestations ou les combats de rue, les congrès et les arguments d'idées, tout entières tendues vers les mentalités, la « *conscience de soi, la sensibilité raciale, nationale* », voire régionale ou locale, la façon de vivre, la culture et la sub-culture. Théodore Draper et Harvey Klehr, identifiés pour la circonstance à... Ronald Reagan<sup>12</sup> en tant que représentants de « *l'establishment de la guerre froide* » sont à tailler en pièces pour le moment en tant que tenants et défenseurs de « *l'histoire institutionnelle* » — c'est là une notion qui a aussi quelque crédit en France du côté de la « *Nouvelle Histoire* ». A l'histoire « *institutionnelle* », Roy Rosenzweig, par exemple, oppose « *l'histoire sociale* » qu'il définit comme « *les histoires des hommes et des femmes qui distribuaient des tracts, vendaient le Daily Worker dans la rue, défilaient dans les manifestations* », l'attention portée « *moins sur les dirigeants nationaux et du*

---

<sup>8</sup> Roy Rosenzweig, *International Labor and Working Class History* (Fall, 1983), pp. 32-33.

<sup>9</sup> Kenneth Waltzer, *Reviews in American History* (June, 1983), p. 266.

<sup>10</sup> Maurice Isserman, In Thèse Tintes, April 4-10, 1984.

<sup>11</sup> Ibidem

<sup>12</sup> Norman Markowitz, *Polittbal Affuh*, may 1984, pp. 39-40.

*Comintern, mais plus sur la base* »<sup>13</sup>. Pour le « *concret* » et les structures, nous laisserons s'exprimer Gerstle qui assure que la nouvelle histoire sociale a pu mettre en question l'idée suivant laquelle un parti communiste était un parti totalitaire, puisque, assure-t-il, « *nombre d'historiens sociaux ont souligné que des facteurs comme la race, l'appartenance à une ethnie, la position dans le parti donnaient forme à l'expérience individuelle des communistes au moins autant que l'endoctrinement stalinien* »<sup>14</sup>.

On nous permettra d'exprimer ici notre surprise en constatant combien l'horizon des « *nouveaux historiens* » demeure borné, épousant la structure même de leur spécialisation dans leurs universités en général, au point qu'ils croient pouvoir étudier une tranche de l'histoire du parti communiste dans leur propre pays sans connaître le mouvement international, qu'ils invitent ainsi à l'analyse indéfiniment poussée jusqu'à l'infiniment petit sans jamais accepter de tentative de synthèse<sup>15</sup>. On pourrait leur demander comment, à partir des outils qu'ils proposent, on sera capable de distinguer l'expérience nationale de l'expérience internationale qu'ils nient en tant que « *présupposé* », tout en se refusant tout moyen de l'étudier sérieusement. Mais il y a plus grave et le débat historiographique tourne à la farce tragique au moment où les tenants de la nouvelle histoire dite « *sociale* » montent au créneau pour défendre... une nième version, aussi dorée que pilule, d'une interprétation « *américano-communiste* » de l'histoire du communisme. Les « *nouveaux historiens* » assurent sans rire que l'histoire du communisme américain constituerait bel et bien un mélange entre les directives staliniennes et le militantisme américain, ce qui, à ce niveau de généralité, peut tenir en tant que truisme. Cependant le bout de l'oreille apparaît quand ils nous expliquent que les « *directives* » étaient par la force des choses adaptables et arrivaient américanisées aux Américains « *de base* » qui acceptaient alors une ligne qui était la leur, pas celle de Moscou qu'ils avaient « *adaptée* ». Défense et illustration du stalinisme dans la période où il a marché la main dans la main avec les classes dirigeantes américaines ? Pas seulement. Derrière l'histoire institutionnelle et politique, c'est l'histoire tout court, la possibilité toute simple de comprendre le passé que ces « *nouveaux historiens* » remettent en cause. Il n'existe à leurs yeux aucun « *développement historique* » car l'histoire est dénuée de sens. Il existe seulement des situations qui se succèdent ou se juxtaposent. Il n'y a pas de masses, mais des individus qui s'additionnent, s'entrecroisent ou se contredisent. Il n'existe pas de parti, mais seulement des individus qui le « *ressentent* » et le « *vivent* » différemment, appliquant ses directives selon leur tempérament ou leur « *sub-culture* ».

A travers les commentaires que font d'un texte de Harvey Klehr quelques-uns de ces « *nouveaux historiens* », Théodore Draper se livre à une remarquable démonstration de ce qu'est la méthode dite « *historique* » de cette nouvelle école. Faisant leurs choux gras des interviews bien menées (histoire orale) et des autobiographies (toujours adaptées au moment de leur publication, ne serait-ce que sous la pression de l'éditeur), les « *nouveaux historiens* » partent ainsi de faits isolés et d'épisodes individuels qu'ils valorisent arbitrairement, ne serait-ce que parce qu'ils les choisissent, s'appuient sur des incidents souvent sans lendemain, des initiatives individuelles, voire des arrière-pensées « *révélées* » un demi-siècle plus tard, pour déboucher sur l'hymne à ce « *magnifique rêve qui vient illuminer leurs yeux* », cet âge d'or d'un parti communiste à l'époque du Front populaire dans lequel ils assurent voir une diversité,

---

<sup>13</sup> Roy Rosenzweig, cf. note n° 9.

<sup>14</sup> Gerstle, loc. cit. , note n° 12.

<sup>15</sup> Faut-il ajouter que les bras en tombent tout seuls quand on les voit opposer à l'argument de la direction du P.C. par Moscou l'écho qu'ils trouvent aux Etats-Unis chez d'authentiques Américains ou le fait qu'ils avaient des époux, des enfants, des tâches ménagères, buvaient une bière, ou jouaient aux cartes ? Nous ne multiplions pas les exemples ; pourtant il nous est arrivé de nous demander si nous avons affaire à des imbéciles ou à des gens qui prennent leurs lecteurs pour des imbéciles. Un ami américain nous suggère que tout est bon dans un système concurrentiel et qu'il s'agit avant tout de « *descendre* » les vieux afin d'édifier de nouveaux empires de « *chaires* » de professeurs et d'éditions dans cette industrie, petite mais florissante, qu'est devenue l'histoire du P.C. des Etats-Unis. On peut retenir cette explication pour certains aspects formels du débat, mais nous pensons que les véritables fondements sont d'ordre politique et que ces circonstances sont délibérément exploitées.

un pluralisme, une richesse culturelle foisonnante, bref un oasis dans ce monde sinistre. Et tout cela dans un « *âge d'or* » où l'univers communiste était marqué par les procès de Moscou et, disons-le de façon provocante, pour être bien compris, par le stalinisme à trogne antifasciste, encore plus inhumain que son visage de la période précédente ? L'« *isolationnisme* » des nouveaux historiens des Etats-Unis leur évite bien des tracas : pour ce qui est de l'« *internationalisme* », il leur sera facile d'évoquer seulement les « *héroïques combattants d'Espagne* » sans entrer dans le détail d'une chronologie qui relève d'une conception attardée, « *ringarde* » de l'histoire ?

Comme le démontre très bien Théodore Draper, le résultat de ce que ses avocats appellent une « *histoire sociale* » — cela tient plutôt du bricolage des bouts de ficelle — est en réalité de « *dépolitiser le plus politique des mouvements politiques* » et de faire du parti communiste un phénomène extra-historique, inaccessible à l'intellect, dont il ne peut être rendu compte qu'à travers son retentissement dans les sensibilités individuelles. Ajoutons qu'il est aussi de condamner d'avance la possibilité même d'existence d'un phénomène appelé « *stalinisme* » en dehors de l'U.R.S.S. — et encore ! Draper démontre fort bien que ces prétendus fabricants d'histoire « *sociale* » en viennent tout simplement à renoncer pour eux-mêmes et même à interdire aux autres l'ambition légitime de faire l'histoire d'« *un parti en tant que tout organique ou au moins structuré dans lequel différentes tâches étaient exécutées à des niveaux différents et dans des circonstances différentes* »<sup>16</sup>. Indépendamment des importantes divergences que nous pouvons avoir sur telle ou telle question fondamentale avec Draper, nous sommes prêts à contresigner ces lignes. Ce combat-là est une question de salubrité, de préservation du travail scientifique et de ses conditions matérielles.

Qu'on nous entende bien. Nous sommes parfaitement capables de comprendre que le poids de ce que les nouveaux historiens appellent « *l'establishment de la guerre froide* » — dont Draper n'est sans doute pas très bien choisi pour être représentatif ! — est considérable et pesant, et qu'un jeune historien américain puisse se sentir prêt, ne serait-ce que par esprit de contradiction, à manger avec les vieux diables du stalinisme, même en se servant d'une cuillère au long manche. C'est même là un réflexe qui nous paraît sain. Mais les « *nouveaux historiens* » ne sont plus des adolescents. Ils ont eu le temps de lire, de travailler, d'apprendre les langues étrangères, de se servir de leur tête pour comprendre le développement historique et aussi qu'on peut gagner sa vie en tant qu'« *historien* » en expliquant que l'histoire est impossible. Ils n'ont pas, eux, l'excuse de la jeunesse.

De même, nous avons le plus grand respect pour la véritable histoire sociale, pour les études sociales sans lesquelles il n'y a ni recherche, ni travail historique. Mais ce que les « *nouveaux historiens* », des Etats-Unis et d'ailleurs, appellent l'histoire sociale, n'en est plus. Au surplus l'entreprise, quand elle est appliquée à l'historiographie d'un parti communiste, vise un objectif trop précis pour n'être pas précisément et préalablement déterminée. Il s'agit en fait d'enlever à l'histoire toute rationalité et d'en faire un magma sans queue ni tête. Il s'agit de réduire le passé, source de mémoire collective et d'enseignements, à une somme polymorphe et bigarrée d'« *expériences individuelles* » sans signification aucune.

On proclame ainsi de la même voix que le « *sens de l'Histoire* » est la notion fondamentale sur laquelle se bâtit inévitablement tout « *totalitarisme naissant* » — et on réhabilite Staline et le stalinisme, tout aussi légitimes ou illégitimes, accidentels ou nécessaires, que n'importe quoi d'autre. Cette réhabilitation-là peut faire plaisir à beaucoup de gens. Ceux qu'elle vise en tout cas, ce sont les historiens qui s'efforcent de pratiquer l'histoire, tout simplement, avec ses composantes institutionnelles et politiques — sans honte — comme sociales et économiques et qui ne négligent aucun apport scientifique pour expliquer une totalité. Ce sont en effet les mêmes historiens qui croient que le sujet de l'Histoire est en définitive la lutte de l'humanité pour changer sa vie, devenir maîtresse de son destin, si l'on n'a

---

<sup>16</sup> Draper, loc. cit., note n° 5.

pas peur d'employer de grands mots, ce qui est de temps en temps aussi nécessaire que la juste indignation.

Il est tellement commode — et reposant sans doute — de célébrer dans le même ouvrage le Front populaire et l'unité bon enfant des Blancs, des Noirs et des Porto-Ricains, La Marseillaise et l'Internationale, Franklin Roosevelt et le dictateur cubain Batista, il doit être si agréable de ne pas être obligé d'expliquer comment tous ces grands sentiments, la démocratie, la liberté, la vérité, le combat contre le fascisme, tout cela peut aller avec les procès de Moscou, le massacre des Vieux-Bolcheviks, le Goulag, les aveux avilissants, le meurtre politique et tout ce qu'on ne peut plus ignorer aujourd'hui du stalinisme et de ses journaux aboyant à la mort.

Peut-être nos « *nouveaux historiens* » vont-ils maintenant nous dire qu'il y avait là tout simplement « *un mélange* » et que l'histoire ne s'écrit pas en noir et blanc ? Sur ce dernier point, nous sommes d'accord.

Mais nous leur laissons le mélange, trop malodorant.